

# PETITE FABRIQUE DE CLASSIQUES :

## la sociologie au service de la littérature de jeunesse

par *Hélène Weis\**

*En soulignant l'évolution des analyses sociologiques qui portent sur la littérature de jeunesse, depuis celles de Marc Soriano jusqu'à une thèse soutenue en janvier dernier, Hélène Weis montre comment est posé, en matière de livres pour enfants, la question de la légitimation.*

**D**ans une perspective sociologique, la notion de « classique » revient à évoquer une série de questions pour la plupart envisagées sous l'angle de la légitimation.

Parler de « classiques » pour les enfants est (ou était) déjà affirmer un combat. Il s'agit en effet de désigner, dans le champ d'une production peu légitime, un certain nombre d'ouvrages auxquels leur « valeur » permet de durer au-delà de la consommation ponctuelle d'une époque. L'absence de légitimité de la littérature de jeunesse, leitmotiv bien connu des praticiens qui se sont risqués dans des contrées où ils ont eu à combattre pour la reconnaissance, est constamment soulignée par les chercheurs dans la définition même de la littérature de jeunesse. À partir du moment où critiques, chercheurs et universitaires consacrent à cet objet déprécié

une attention particulière, la légitimation est au rendez-vous, plus ou moins consacrée par l'attribution de prix et de récompenses littéraires, quittant ainsi les bords du militantisme et de ce que l'on a appelé en son temps « la pastorale ».

Or l'un des facteurs souvent évoqué pour empêcher l'accession à la cour des grands est la relation à l'éducation : s'il est créé explicitement pour éduquer, alors l'ouvrage est inévitablement disqualifié. C'est pourquoi avec la légitimité, la littérature de jeunesse doit gagner son autonomie, concept certainement sociologique, mais qui suppose sans doute aussi que les textes en question soient susceptibles de faire preuve de leur littéarité. C'est ainsi qu'il n'y a pas plus classique que les classiques de l'école. Conséquence paradoxale : si la littérature de jeunesse est

\* Hélène Weis est documentaliste à l'IUFM de l'académie de Versailles.

légitimée, elle entre à l'école ou inversement. Et c'est ainsi que notre fille est muette, puisque finalement, les prescripteurs poursuivent la quête éternelle de l'objet parfait, à la fois éducatif et littéraire et qui par-dessus tout permettrait de faire entrer, par le plaisir, l'enfant en lecture.

On appréciera à cette aune la définition donnée par M. Soriano en 1973<sup>1</sup> et reprise dans son *Guide* : « Dans l'état actuel des choses, un classique pour enfants est donc un ouvrage si beau, si célèbre, si adapté aux goûts et aux besoins de l'enfant que jamais on ne l'explique en classe... Un classique pour enfants, dans cette perspective, s'adresserait à ce qui en eux est universel : besoin de justice, amour de la vie, etc. » Soriano tente la transformation de l'essai, en donnant au classique une définition qui dépasse largement littérature et pédagogie, en rejoignant les besoins universels de l'enfance, qu'il définit ensuite en terme de psychologie, de psychanalyse, et plus généralement d'acculturation.

Si Soriano se préoccupe en 1973 de définir ces classiques de l'enfance, c'est - il faut le rappeler - avec comme toile de fond ce qui était repéré comme la « crise de la lecture » et une critique très profonde du système éducatif, soupçonné de dégoûter les jeunes Français de la lecture, autant d'ailleurs dans le primaire pour les systèmes d'apprentissage de la lecture que dans le secondaire avec les explications littéraires. Soriano comme d'autres, et on pense à André Mareuil qui demandait la création d'un Institut de littérature pour la jeunesse à la même époque, voient dans la littérature de jeunesse une des solutions à cette crise de la lecture et un rapprochement souhaitable des jeunes et de l'école, sinon de la culture.

La période des années 1970 est certainement un moment clé de changement dans ce domaine... et on peut s'étonner des auteurs que donne Soriano en matière de classiques : Aymé, Dumas, Pergaud, Perrault, Ségur, Saint-Exupéry, Verne. La thèse de Daniel Blampain<sup>2</sup>, soutenue en 1978 à Liège, est l'une des premières recherches sociologiques dans ce domaine. Il étudie cinquante sélections belges et françaises parues entre 1953 et 1973 et compose un corpus de soixante-six textes qu'il a trouvé répétés dans ces sélections. Comme il s'agit des lectures des 10-15 ans, on retrouve naturellement Aymé, Dumas, Perrault, Saint-Exupéry et Verne, mais aussi Kipling, Andersen, Stevenson donnés par Soriano en classiques étrangers... la modernité entrant lentement dans la sélection avec Kessel, mais aussi Bourliaguet, Buckeridge, Meynier, Gamarra, Lavelle, Boudouy, Guillot, Vidal.

Le consensus des sélections est interprété très négativement par Blampain, qui utilise la narratologie naissante comme arme de guerre marxisante contre l'inculcation des valeurs littéraires bourgeoises, le conte étant en première ligne de mire : « La répétition maniaque d'une forme particulière de récit fige la communication littéraire dans l'étroitesse d'un rituel pédagogique ». La littérature de jeunesse est accusée de collaboration avec les entreprises idéologiques de la classe dominante, par conformisation et dévotion culturelle justifiées globalement par son appétit de légitimation. Blampain rejoint Mareuil sur la nécessité d'ouvrir un Institut de littérature de jeunesse et de permettre à la littérature de jeunesse de franchir les portes de l'école, mais à condition que l'on parvienne à créer une « autre » littérature de jeunesse... Cette « autre littérature », il

1. Marc Soriano : « Qu'est-ce qu'un classique pour la jeunesse ? », in : *BBF*, n°2 1973.

2. Daniel Blampain : *La Littérature de jeunesse : statut et fonctionnement*. - Paris : Liège, 1977-78 thèse.

la manque en quelque sorte, puisque sa méthodologie l'a conduit à repérer les « classiques » et à rejoindre l'analyse de Chamboredon et de Fabiani<sup>3</sup> qui montraient, dans les mêmes années, l'inertie et l'homogénéité de la production dans son ensemble. Or c'est surtout dans la production d'albums que l'innovation s'exprime dans ces années-là de façon plus résolue que dans le roman. L'avant-garde de la production est une production de faible ampleur, restreinte à l'époque à quelques maisons d'édition pourtant très actives comme Grasset Jeunesse ou L'École des Loisirs et quelques éditeurs militants hauts en couleur, comme François Ruy-Vidal.

Le changement analysé par Chamboredon et Fabiani dans le champ restreint des albums a fait l'objet récemment d'une thèse<sup>4</sup> ambitieuse et qui utilise les mêmes opérateurs, majoritairement issus de la sociologie de Pierre Bourdieu. Elle démontre qu'une mutation a eu lieu depuis les trente dernières années dans le domaine de la littérature de jeunesse, par autonomisation et légitimation du champ, surtout d'ailleurs en ce qui concerne la production restreinte et moyenne, et non la production de masse. D. Delaborde, qui est lui-même bibliothécaire pour la jeunesse et qui a une connaissance fine de la production des trente dernières années, examine avec précision la constitution du marché de 1968 à 1981, puis après cette date, l'accession à une réelle reconnaissance. La partie centrale de sa thèse montre le glissement progressif des valeurs idéologiques de la littérature de jeunesse, passant du moralisme, du patriotisme et du didactisme à l'humanisme, au pessimisme et à l'hédonisme. L'innovation

débouche finalement, grâce à un certain nombre d'acteurs, dont les bibliothécaires et les enseignants, à la définition d'un nouveau corpus de classiques. « À la fin de la décennie 70, l'album illustré aura réalisé sa percée à l'école maternelle et certains albums de Léo Lionni, de Maurice Sendak, de Binette Schroeder, d'Arnold Lobel, de John Burningham, d'Helen Oxenbury ou de Tomi Ungerer auront acquis un statut de classiques. »

L'ensemble de ces travaux tombent d'accord sur la mutation de la littérature de jeunesse dans cette période, alors qu'enfance et jeunesse prennent un autre sens pour la société. Le mécanisme qui conduit à modifier les modèles éducatifs n'est pas, sans doute, un phénomène historique inédit. Chamboredon et Fabiani l'avaient d'ailleurs souligné :

« L'histoire des livres pour enfants montre que ce modèle de novation - rupture avec des formes traditionnelles de moralisation, senties comme infantilisantes - est récurrent et qu'il a pour effet non d'abolir les fonctions de moralisation, mais de permettre l'invention de formes plus subtiles et d'étendre le champ ouvert à l'inculcation morale. »

Et nous restons sur une légère frustration, qui vient de ce que nous avons envie malgré tout de parler avec Soriano de l'enfance éternelle ! Celle qui ne cesse de nous dire avec Kipling :

« Mon père m'a cogné et ma mère m'a cogné ; tous mes oncles et tantes m'ont cogné de même pour mon insatiable curiosité ; n'empêche que je veux savoir ce que le Crocodile a pour dîner ! » . ■

in *Histoires comme ça* : « L'Enfant d'éléphant »

3. Jean-Claude Chamboredon ; Jean-Louis Fabiani : « Les Albums pour enfants : le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance », in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, numéros 13 et 14, 1977.

4. Didier Delaborde : *Les Stratégies de légitimation dans le champ de la littérature de jeunesse depuis 1968*. Thèse soutenue à l'Université de Metz en janvier 2000 sous la direction de J.M. Privat.